

Chroniques

Number 32, Fall 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1963). Chroniques. *Vie des arts*, (32), 79–81.

EXPOSITIONS

LA GALERIE BANFER

23 est 67ième rue, New-York.

Une élégante galerie new-yorkaise, bien située, expose assez fréquemment des peintres canadiens. Elle remporte non seulement un succès d'intérêt mais ce qui est mieux, un succès de vente. Ainsi toutes les toiles de l'exposition d'Alex Colville, en février, ont été vendues à l'exception d'une seule.

Ce fait pourrait être banal, s'il ne s'agissait de peinture canadienne néo-réaliste discrètement mise au rancart dans les milieux officiels de la peinture au Canada. Voilà de quoi ranimer l'espoir des nombreux peintres qui ont le courage de travailler dans l'ombre, indifférents au succès immédiat, soucieux uniquement d'accorder la libération de leurs impulsions profondes.

Deux jeunes collectionneurs, Richard Bannett et Thomas Ferdinand ont fondé à l'automne 62 cette galerie, avec l'intention d'encourager et de faire connaître la peinture réaliste sous ses aspects les plus nouveaux. Thomas Ferdinand pour sa part, est convaincu que les nouvelles formes, encore mal définies, dans le monde de l'art, s'orientent vers une représentation plus concrète de l'humain. Le but de la galerie est d'aider ces idées nouvelles à prendre forme.

Du 11 septembre au 28, la Galerie a présenté une exposition "Images du Canada". Sept artistes canadiens Glenn Adams,

D. P. Brown, William Kurelek, Robert Markle, Willis Romanow, Roger Savage, Kenneth Tolmie ont démontré dans leurs oeuvres que la peinture canadienne, tout en conservant les éléments d'une forte personnalité, est avant tout une peinture d'expression nord-américaine.

Andrée Paradis

QUÉBEC ET OTTAWA

On pouvait voir beaucoup de jeune peinture canadienne à l'été 1963 au Musée provincial de Québec et à la Galerie nationale d'Ottawa. A Québec surtout, deux grandes salles, dans la nouvelle annexe du Musée provincial. Section gravure, "La descente d'Orphée" de Pichet, un travail remarquable par la force de la composition, la subtilité de la technique, l'affirmation émue d'une belle maturité imminente; "Les trois points" de Dumouchel dont le dessin d'une sûreté et d'une élégance raffinées nous font regretter le suprématisme peu convaincant des trois minuscules pointeaux; et des sérigraphies faibles de Bellefleur, Ferron, Jasmin.

Parmi les nombreux tableaux, un grand Letendre et un Jérôme 1959 d'une belle composition en bleu qui rappelle un peu Hartung; de Borduas, un tableau de 1943 de qualité médiocre et trois gouaches rapides, dont surtout une petite merveille de 1950; un Dallaire de 1949, qui rappelle Marchand comme il se trouve souvent; un Riopelle d'un excellent mouvement, rythme rapide de la spatule et coloris vigoureux bien liés par un treillis qui accentue la force de la composition; un Belzile de

1962 où l'analyse de la lumière dégage la vibration chaleureuse des bleus de lune, et qui devient fascinant avec un grand recul; une précieuse composition dans les ors et gris de Monique Voyer, comportant un graphisme noir d'une qualité exceptionnelle; des choses moins bonnes de Boudreau, Ewen, Morisset, Parent, Haworth; de Jean-Paul Lemieux, une amusante et anecdotique "Scène de procession" de 1944, qui établit un contraste net à côté de la composition plastique admirable du "Couvent" de 1961; de Pellan, la fantaisie lyrique d'un magicien lumineux dans "Jardin vert" (1958), un petit émail révélant le monde enchanté du rêve, et deux dessins magnifiques; un Giguère en encres d'imprimerie, paysage surréel d'un lyrisme de grande venue.

Dans l'autre grande salle, moins de choses remarquables. Un petit paysage d'exil d'Ozias Leduc; nos imitateurs et admirateurs des impressionnistes, des pointillistes, de Renoir, de Corot, etc. (Suzor-Côté, De Belle, etc.); le Groupe des Sept et Marc-Aurèle Fortin; la vieille maison sous la neige de nuit de Dyonnet; la chasse-galerie de Julien; les sucres d'Arbuckle. Tout cela me semble excellent, et permet aux canadiens aussi bien qu'aux touristes de prendre connaissance, dans l'actualité la plus dynamique et la plus variée, et dans le passé le plus valable, de notre peinture canadienne.

Dans les escaliers, d'excellentes gravures de Picasso, de Chagall, de Vlaminck, de Gromaire, de Dufy, de Cézanne, de Renoir.

Guy Robert

L'ÉVOLUTION DE L'ART AU CANADA

par R.H. Hubbard

Ce magnifique volume traite du développement de l'art au Canada à partir du dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Une publication entièrement nouvelle de la Galerie nationale sur la peinture, la sculpture, l'architecture et les arts décoratifs au pays. Cet ouvrage relié toile est abondamment illustré avec plaques en couleur, et en blanc et noir, et contient une bibliographie de volumes sur l'art canadien. 137 pages \$8.00

L'AGENDA 1964

de la

GALERIE NATIONALE DU CANADA

La quatrième édition du désormais populaire Agenda de la Galerie nationale du Canada vient de paraître! Elle comprend un magnifique choix de peintures canadiennes du vingtième siècle. De dimensions 8" X 8", l'agenda est contenu dans une boîte attrayante et pratique, prêt à être expédié par la poste. Cadeau fort appréciable pour parents et amis d'outre-mer.

Bilingue \$2.50

Veillez commander directement chez

L'Imprimeur de la Reine

Ottawa, Canada



HUBERTA'S Reg'd ANTIQUES

1356 AVENUE GREENE

MONTREAL 6, CANADA

Tél. WE. 2-6666



GUY ROBERT

Guy Robert est un ami, et un collaborateur de ces chroniques. Il est difficile de vanter sa récente exposition, à la galerie Libre de Montréal, sans accuser de parti-pris. Il serait cependant injuste de n'en pas parler. Je voudrais dire à quel point son courage m'a frappé, courage d'exposer (comme on dit s'exposer) courage de se jeter dans une mêlée qu'habituellement il surplombe un peu, de sa vision critique. Se faire démolir, comme on dit, par ceux auxquels l'on a réservé une goutte de fiel critique, ce n'est jamais bien drôle. C'est courageux de l'avoir accepté.

Par ailleurs, la peinture de Guy Robert est empliée de promesses. Sur des collages préalables de toiles de sac, de vieux vêtements, d'étoffes, de fils (collages que j'ai pu admirer, vierges, dans son atelier), il cherche un espace chaque fois plus difficile à cerner, chaque fois plus diffus, un espace qui s'emmêle aux agglutinements du centre de la toile, un espace qui semble baigner, interpénétrer ces volumes ou ces formes. Dans les deux ou trois dernières toiles, en date, cette masse de collages et de peintures semble déjà se ressaisir, se rassembler, s'attacher au milieu de la toile, comme si le peintre avait peu à peu réussi à démêler un peu les deux choses: la nébuleuse centrale, et le vide profond et sourd qui l'enveloppait jadis...

Je suis un peu troublé par les coulis de peinture, qui me semblent à certains moments superflus, un peu gratuits, mais que par ailleurs le peintre semble faire participer à cette lutte de différenciation de l'espace, et non pas avoir placés là de façon "reliante", comme des procédés.

Il s'agit, je crois, de peinture de recherche, au sens encore plus vrai "d'expérience" qu'au sens habituel de ce mot. Recherche honnêtement menée, et je vois dans la timide (et réussie) apparition de la couleur sur une seule toile, la preuve de cette modestie-là. Nous attendons une suite à ce travail. Quel dommage de n'avoir pas présenté les encres que j'ai pu admirer chez le peintre... Mais là encore, nous saluons une modestie.

Jacques Folch

ÉCHOS

STANLEY HOUSE

A New Richmond, sur la baie des Chaleurs, en Gaspésie, une vieille et superbe maison a été offerte au Conseil des Arts du Canada. Celui-ci a décidé de l'utiliser comme centre d'études destiné aux artistes canadiens, et particulièrement du Québec. Cette année, les premiers colloques et séances de travail ont eu lieu, sous la direction, très discrète, et l'organisation, impeccable, de Monsieur et Madame SIMARD, les hôtes de ces colloques. Nous avons maintenant au Québec notre "Royau-mont", et les premiers séjours d'artistes semblent avoir permis l'établissement de formules de travail qui pourraient se préciser au cours des années à venir. J'ai assisté à

l'un de ces colloques, celui destiné aux peintres, plus exactement à ceux que les arts plastiques intéressent, et bien que mon séjour ait été des plus brefs, j'ai pu revenir de Stanley House avec l'émerveillement de l'accueil, du site, des aménagements, en bref avec l'impression que nous tenons là une formule qui fera parler d'elle.

Le colloque des arts plastiques était, cette année, placé sous l'égide du peintre Koenig, venu spécialement de France pour cette occasion. Les discussions entre des artistes canadiens et ce jeune et déjà célèbre peintre ont été, je crois, fructueuses. Pour ma part, j'ai pu admirer la série de gouaches sur papier japonais que Koenig avait apportée en vue d'une exposition à Seattle, et qui marquent un changement dans sa manière habituelle, un stade nouveau de ses études.

Il convient je crois de féliciter le Conseil des Arts pour une initiative promise certainement à un grand succès.

Jacques Folch

MUSIQUE

KENNETH GILBERT: UN MAÎTRE CLAVECINISTE TROIS PREMIÈRES MONDIALES !...

Nous devons à la compagnie canadienne de disques "BAROQUE" la parution du deuxième microsillon de Kenneth Gilbert. Cette fois, le jeune claveciniste nous offre des compositions peu connues, dont c'est ici, pour la plupart, le premier enregistrement mondial. Il s'agit de concertos pour clavier seul transcrits par J. S. Bach, d'après des oeuvres de ses contemporains.

Kenneth Gilbert est né en 1931 à Montréal. C'est au Conservatoire de cette ville qu'il a fait de 1945 à 1953 ses premières études musicales, avant de se rendre en France et en Italie. Prix d'Europe d'orgue en 1953, il fut d'abord élève de Nadia Boulanger au Conservatoire National de Paris, et continua ses études sous la direction du maître Gaston Litaize; puis à Sienne, à l'académie Chigiana, il se livra durant deux ans à l'étude du clavecin avec Ruggero Gerlin. Le grand claveciniste italien, lui-même élève de Wanda Landowska, enseigna à Kenneth Gilbert toutes les subtilités techniques du délicat instrument et éveilla chez notre jeune artiste cet amour de la tradition, de la recherche constante de la vérité musicale. En août 1956, de retour à Montréal, Kenneth Gilbert présenta au réseau français de Radio Canada l'intégrale pour orgue de François Couperin le Grand. Il ouvrit, l'année suivante, en octobre 1957, au Conservatoire de Musique de la Province de Québec, une classe de clavecin qu'il dirige avec ce souci qui le caractérise de la stricte observance des oeuvres et de leurs principes fondamentaux. L'on doit également à Kenneth Gilbert l'installation de l'orgue baroque allemand des facteurs hambourgeois Beckerath à la Queen Mary Road United Church, (le premier du genre en Amérique du Nord). C'est sur cet instrument dont il est titulaire que

Kenneth Gilbert présenta alternativement avec son camarade Bernard Lagacé l'intégrale pour orgue de J. S. Bach en douze récitals de novembre 1960 à mai 1961.

Du clavecin, Kenneth Gilbert connaît, comme on dit proprement toute la "littérature", depuis les premières transcriptions des oeuvres de Pierre Attaignant vers 1450 jusqu'aux musiciens les plus modernes, en passant par J. P. Sweelinck, les virginalistes anglais, Frescobaldi, sans oublier les oeuvres des cinq grands maîtres du dit instrument: Rameau, Couperin, Scarlatti, Bach et Haendel. Rappelons que son premier disque enregistré l'an dernier, toujours pour la même compagnie "BAROQUE", était entièrement consacré à J. S. Bach. Il comprenait le concerto italien, le concerto en ré mineur d'après Benedetto Marcello, et la partita no 4 en ré majeur. La critique l'avait alors salué comme l'un des meilleurs disques de clavecin de l'année 1962. Kenneth Gilbert prépare actuellement une tournée de concerts en France. Dans le cadre des Jeunesses Musicales il donnera avec deux de ses compatriotes le ténor Jean Paul Jeannotte et le hautboïste Jacques Simard une série de trente récitals dans les principales villes françaises. Nul doute que ces trois artistes canadiens représenteront dignement le Québec au pays de Jean Philippe Rameau. Qu'ils sachent bien que tous nos vœux les accompagnent !...

Pour terminer et pour revenir à notre propos initial — le deuxième microsillon de Kenneth Gilbert — disons que sur la première face de ce disque sont inscrits trois concertos de Vivaldi, respectivement en ut majeur, sol majeur et fa majeur, transcrits pour clavecin par le Cantor durant la période de Weimar. Les oeuvres avaient déjà été enregistrées par Sylvia Marlowe, mais cet enregistrement est depuis fort longtemps supprimé des catalogues. Nous sommes heureux de les signaler à l'attention des mélomanes comme étant de nouveau disponibles mais, cette fois, dans la brillante version qu'en donne Kenneth Gilbert. La grande révélation de ce disque c'est, incontestablement, les premières mondiales des enregistrements qui constituent l'autre face du disque. Tout d'abord deux concertos pour clavecin en ré mineur et si bémol majeur du duc Johann Ernst von Sachsen — Weimar, élève de J. S. Bach, et un concerto de Telemann en sol mineur. Détail intéressant: nous possédons maintenant la preuve concrète que J. S. Bach a connu les oeuvres de Telemann puisqu'il a transcrit certains d'entre elles. Cet enregistrement mettra, nous l'espérons, un terme aux querelles des musicologues sur cette question. Dans ces enregistrements, Kenneth Gilbert s'est servi d'un clavecin Schütze qui est une copie d'un clavecin Rückers du XVIIe siècle (avec les becs de plumes par conséquent) — instrument de même facture que ceux utilisés par J. S. Bach.

De nos jours, rares sont les interprètes possédant comme Kenneth Gilbert une telle conscience laborieuse, acharnés à redonner aux oeuvres, bien au-delà des notes, la précise lumière qui les engendra. Le jeune et déjà célèbre claveciniste montréalais sait tirer de l'instrument à sautereaux des sonorités particulièrement brillantes. Son jeu est précis sans sécheresse, sobre, admirablement nuancé jusque dans les plus intimes détails d'ornementation. Ce disque est un régal sonore !... Nous le recommandons chaleureusement.

Epris de musique depuis la petite enfance, travailleur passionné, maître incontesté du clavecin au Canada, tel apparaît Kenneth Gilbert. Dans notre monde musical, il est, par excellence, l'exemple vivant le plus vibrant à donner à tous les jeunes instrumentistes de quelque discipline qu'ils soient.

Paul Martin-Dubost

CINÉMA

UN AVEU

Que reste-t-il de cet été pluvieux et torride? Pendant deux mois tout a été mis en veilleuse, écrivains, procès politiques, lutte contre l'Etat fédéral. Seul le Festival du Film a ravivé, au début d'août, les envies, les passions et les querelles, puis tout s'est éteint comme un feu sur la grève, sans que personne y prenne trop garde puisque la marée est là qui vient sûrement, lentement, pour l'éteindre.

Il reste, pourtant, une oeuvre qui fut d'ailleurs primée à ce Festival, un film de Claude Jutra: A TOUT PRENDRE.

Toutes proportions gardées, A TOUT PRENDRE serait dit-on le premier long métrage d'une nouvelle vague qui arrive, et qui soit produit à l'extérieur des cadres gouvernementaux.

En fait Jutra a mis deux ans de travail et tout l'argent qu'il pouvait emprunter pour faire ce curieux auto-portrait qu'il dédie à Norman McLaren et Jean Rouch.

Or, il n'y eut jamais dédicace aussi justement trouvée. Jutra oscille entre le gag intellectuel qui prend sa source dans ce film qu'il fit avec McLaren voici longtemps (A Chairy Tale) donnant, de façon impromptue, une séance de mime ou se jetant à l'eau comme Abbott et Costello, et le film-confession dont on ne sait jamais s'il s'agit d'un jeu, d'un mensonge, d'un regard indécent ou d'une cruelle expérience.

Curieusement, je suis pourtant persuadé que le spectateur français (de France) sera le spectateur idéal de cette biographie sentimentale.

Les différences profondes en effet qui séparent nos continents permettront sûrement qu'un phénomène de distanciation ajoute au film le caractère mythique qu'il doit avoir.

Mais surtout le monde que Jutra décrit, son univers et celui de ses amis, ses craintes et ces filles dans ces couchettes, cette ville et les paysages de neige si peu nombreux, cette désinvolture pour tout dire surprendront ce spectateur-français-idéal: Maria Chapdelaine est aussi étrangère à la vie que l'on devine dans A TOUT PRENDRE que l'esquimau l'est à Leopoldville.

Pourtant ce film est vrai; et loin d'être le portrait d'une certaine jeunesse c'est certes le portrait de toute la jeunesse d'ici avec surtout comme symbole profond cette surprise-party du début où personne n'a rien à dire à qui que ce soit: le problème de la communication est encore plus aigu au Canada français qu'on peut l'imaginer.

Tout dans ce film est canadien-français d'ailleurs: jusqu'au choix qu'a fait Jutra d'une noire à l'accent haïtien, jusqu'à cet amour ambigu de l'homme nordique pour

la peau africaine, jusqu'à ces aveux aussitôt ravalés d'homosexualité collégiale, jusqu'à ce Français qui tient le rôle d'entremetteur et qui se permet de lui faire la morale, jusqu'à cette attitude de *non-violence* (de lâcheté diraient les Européens, mais nous savons nous qu'il ne s'agit pas de lâcheté, que nous sommes dans une situation de cet ordre) vis-à-vis les autres, jusqu'à ces rêves d'érotique impuissance où Jutra, poursuivi par d'innombrables gangsters fictifs, décharge sur eux sa haine contenue pour se relever ensuite pur comme un ange. L'essence du film est originelle.

Mais ce film a aussi des défauts: l'image rarement cadrée comme il se doit ne cesse de balbutier, le son est de pauvre qualité. Pourtant ces défauts, loin de nuire à l'ensemble, créent l'impression bizarre d'une oeuvre cinématographique de contrebande, qui aurait été filmée à l'insu de tous, en cachette, donnant à la projection un son de murmure saccadé, essoufflé.

L'oeuvre d'un petit bourgeois? Certes. Mais les enfants du Québec ne sont pas malheureux, ils n'ont connu ni la guerre, ni les camps de concentration: peut-on leur en vouloir d'avoir été comblés, surtout s'ils en ressentent un *malaise*? Jutra le dit très bien ce malaise. Et c'est pourquoi il convient que vous puissiez voir A TOUT PRENDRE comme un document humain d'une inconcevable fidélité. Même quand on joue faux dans ce film, cela nous trahit. Derrière les facilités il vous sera alors possible d'écouter A TOUT PRENDRE comme on écoute un aveu; l'aveu d'une grande faiblesse, mais surtout d'un indescriptible désarroi, le nôtre.

Jacques Godbout

galerie libre

2100, RUE CRESCENT, MONTRÉAL 25, TÉLÉPHONE : 288-6080

Georges DELRUE, propriétaire Henri BARRAS, directeur

P R É S E N C E D E P E L L A N

du 2 au 22 octobre 1963

Huiles - dessins
Décors et Dessins

Tous les jours
de 10 heures à 6 heures ;
le mercredi jusqu'à 10 heures

Lancement du premier titre de la collection :

« Artistes Canadiens » :

« Pellan — sa vie et son œuvre »,

étude de Guy Robert,

accompagnée de 24 reproductions couleurs et

123 illustrations blanc et noir,

une édition du Centre de Psychologie et de Pédagogie